

MIKLÓS ZRÍNYI : UN TRAITÉ TACITISTE HONGROIS ET LA RÉCEPTION TARDIVE DE L'ÉTATISME

Cette contribution contient dans son titre une référence à la réception hongroise des idées étatistes ; toutefois ce titre demande une précision : en réalité, il s'agirait de la transformation des idées étatistes en idées militaires par un auteur hongrois. Ce dernier, rejeton d'une famille aristocratique croato-hongroise, s'appelle Miklós Zrínyi (en croate Nikola Zrinski). Né en 1620, il réalise une carrière politique et militaire importante au milieu du siècle en tant que *ban*, c'est-à-dire vice-roi de Croatie, pays appartenant alors par la couronne hongroise à l'Empire Habsbourg. Jusqu'à sa mort survenue dans un accident de chasse en 1664, sa vie se déroule dans des combats continuels contre l'Empire ottoman, tandis que dans les moments de recueillement, il crée l'œuvre la plus importante de la période baroque des lettres hongroises. Auteur d'une épopée à l'imitation du Tasse, d'Arioste et de Marino (*Obsidio Szigetiana*, 1651), il possède une grande culture italienne qui l'aide à élaborer, en vue de rendre plus efficaces les troupes hongroises contre les Ottomans, des traités politiques et militaires, considérés comme des chefs-d'œuvre de la prose baroque hongroise. Dans ses ouvrages, diffusés à l'état de manuscrits, la copie la plus complète étant le manuscrit dit de Bónis¹, il prône la discipline moderne de l'armée régulière ainsi que le modèle absolutiste du pouvoir étatique. Dans le territoire de langue hongroise, Zrínyi élabore le corpus le plus important de théorie politico-militaire de l'époque ; étant donné que les tentatives hongroises et transylvaines d'établir des théories politiques originales sont des initiatives géographiquement et temporellement éparpillées, Zrínyi peut revendiquer à juste titre une originalité².

Son traité militaire intitulé *Le Capitaine vaillant*, rédigé entre 1651 et 1653, réunit trois formes de discours : la première partie de l'ouvrage rassemble six essais ou *discorsi* avec des passages empruntés au *Ministre d'Estat*, traité politique de Jean de Silhon, ouvrage que l'auteur connaissait dans sa traduction italienne³ ; la deuxième partie regroupe des aphorismes écrits en guise de commentaire sur quelques passages de Tacite, aphorismes qui sont pour la plupart des traductions libres des commentaires que le tacitiste espagnol Baltasar de Álamos y Barrientos a ajoutés à son édition espagnole de Tacite⁴ ; et pour terminer, la troisième partie propose d'autres aphorismes, ou plutôt des *precetti*, qui sont tirés d'un livre de Francesco

¹ Budapest, Bibl. Nat., Quart. Hung. 412.

² Sur sa vie, voir K. Széchy, *Gróf Zrínyi Miklós, a költő* [Le comte Miklós Zrínyi, le poète] : 1620-1664, Budapest, 4 vol., 1896-1902 ; T. Klaniczay, *Zrínyi Milós*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1964. Pour le contexte politique international de son activité, voir T. Klaniczay, « Nationalisme à l'époque baroque », dans T. Klaniczay et I. Varga (éd.), *Le Baroque en Hongrie, sous la direction de Tibor*, Montauban, C. I. S. B., 1976, p. 11-19 (*Baroque*, n° 8) ; J. Bérenger, « Les relations franco-hongroises pendant le règne personnel de Louis XIV », *L'Information historique*, 33, 1967, p. 101-107.

³ Jean de Silhon, *Il ministro di stato, con il vero uso della politica moderna*, trad. Muzio Ziccata, Venezia, Marco Ginammi, 1644.

⁴ C. C. Tacite, *Opere di G. Cornelio Tacito [...] illustrate con notabilissimi aforismi del signor D. Baldassar' Alamo Varianti*, trad. Girolamo Canini d'Anghiari, Venezia, Giunti, 1618.

Sansovino qui compose vers la fin du XVI^e siècle un recueil d'aphorismes à partir de ses idées propres et de celles de Giovanni Francesco Lottini et de Guichardin⁵.

Nous proposons ici une analyse de la présence de Tacite dans les aphorismes, en insistant sur la diversité des moyens épistémologiques par lesquels les sources de Zrínyi interrogent l'histoire. Notre question centrale sera de savoir quelle leçon peut être tirée de la lecture de l'histoire dans les sources respectives du *Capitaine vaillant*. Ce qui est en jeu, c'est l'exemplarité politique et surtout militaire de l'histoire antique : les exemples de l'Antiquité ont-ils encore quelque valeur quand il s'agit de prendre une décision militaire, ou bien le monde a-t-il changé de telle sorte que les exemples antiques ne sont plus pertinents pour le XVII^e siècle ? Et, à un niveau plus abstrait, la valeur de l'induction (formuler des règles universelles à partir des particularités historiques) est aussi un enjeu majeur dans ces textes. Or, sur ces questions, les sources de Zrínyi se contredisent entre elles, et le texte se trouve, même à l'insu de l'auteur, au centre d'une espèce de prélude politico-militaire de la Querelle des Anciens et des Modernes.

Examinons tout d'abord deux ouvrages tacitistes en italien dont Zrínyi s'est servi, l'un de Virgilio Malvezzi, l'autre étant une traduction du *Tacite* d'Álamos. Malvezzi, dans ses *Discorsi sopra Cornelio Tacito*, publiés en 1622, propose des essais sur plusieurs passages des *Annales*. L'auteur n'a que 27 ans à la publication de ses discours, il se doit donc de se justifier pour sa jeunesse dans son avis au lecteur. Selon lui, si un jeune homme est en mesure d'écrire sur l'histoire et la politique, c'est que la lecture de l'histoire permet d'accumuler une connaissance qui ne s'acquiert pas même au cours d'une longue vie⁶. Sur l'usage des exemples historiques, le discours 6 développe une comparaison médicale : le même médicament ne guérit pas toutes les maladies, et de plus, il ne guérit pas toujours une même personne qu'il a déjà guérie une fois auparavant ; l'usage propice d'un médicament dépend également des circonstances. Ici on peut lire une référence vague au premier livre de l'*Éthique* d'Aristote : « Concluons avec plusieurs lieux de l'*Éthique* d'Aristote que dans les choses que l'on attend des faits particuliers il est impossible de donner de règles universelles. »⁷ Pour les décisions politiques, sont à distinguer dans ce modèle médical les hommes, les cités, le temps, « *e finalmente le forme de' Stati* »⁸.

Considérons maintenant la traduction vénitienne d'Álamos dont la préface par l'auteur des aphorismes manifeste à propos des bénéfices de la lecture de Tacite un optimisme encore plus

⁵ Francesco Guicciardini, Giovanni Francesco Lottini, Francesco Sansovino, *Propositioni overo considerationi in materia di cose di stato, sotto titoli di avvertimenti, avvedimenti civili et concetti politici*, Vinegia, Altobello Salicato, 1583. Les sources politiques de Zrínyi furent présentées par Tibor Klaniczay qui, après sa monographie, a considérablement revu ses constats précédents après avoir pris connaissance de la bibliothèque de l'auteur, en remettant la culture politique de Zrínyi dans le contexte du tacitisme et de la littérature francophile de la raison d'État (T. Klaniczay, *op. cit.*, p. 386-438 ; Id., « Zrínyi helye a XVII. század politikai eszméinek világában » [La place de Zrínyi dans le monde des idées politiques du XVII^e siècle] dans Id., *Pallas magyar ivadéka* [Les progénitures hongroises de Pallas], Budapest, 1985, p. 153-210 ; une partie de ses résultats a paru en italien : Id., « Niccolo Zrínyi, Venezia e la letteratura della ragione di Stato », dans *Mélanges de littérature comparée et de philologie offerts à Mieczyslaw Brahmer*, Varsovie, 1967, p. 265-273). Plus tard, le répertoire de la bibliothèque de Zrínyi a largement contribué à la connaissance de ses lectures (T. Klaniczay [éd.], *A Bibliotheca Zriniana története és állománya* [L'Histoire et la collection de la Bibliotheca Zriniana], Budapest, 1991).

⁶ Virgilio Malvezzi, *Discorsi sopra Cornelio Tacito*, Venezia, Marco Ginammi, 1622, 1 r^o-2 v^o.

⁷ *Ibid.*, p. 32 : « Concludiamo dunque con Aristotile in molti luoghi dell'*Ethica*, che nelle cose spettanti a' particolari, non si può dar regola universale. »

⁸ *Ibid.*

marqué que celui de Malvezzi⁹. L'auteur espagnol pose la question épistémologique sur l'enseignement que l'on peut tirer de la lecture de l'histoire, question qui est de savoir comment les événements particuliers peuvent être transformés en règles et préceptes généraux de politique. Il recourt à une distinction entre certitude mathématique et connaissance des choses contingentes, distinction entre les sciences déductives et inductives. Dans ses exemples, les causes particulières permettent de formuler les règles et les lois générales de la police ; les symptômes des maladies particulières, les règles de la médecine ; les mouvements des astres, celles de l'astrologie ; la science peut donc se construire par une voie inductive, d'où la science politique fondée sur la comparaison des cas particuliers similaires¹⁰. Néanmoins cette science politique déductive n'est pas capable d'atteindre une certitude parfaite qui est celle de la logique ou des mathématiques : « Je sais bien que, considérée dans les propres et simples termes de la logique, cette prudence de la raison d'État ne peut pas s'appeler science à la rigueur parce que ses conclusions ne sont ni évidentes ni certaines dans tous les temps, car l'événement que l'on en attend et qu'on devine n'est pas précisé. »¹¹ Toutefois, les conclusions de cette prudence, précautions prises, sont vraies en général, d'où l'utilité des aphorismes qu'Álamos propose en tant que règles de conduite.

En lisant Zrínyi, on se heurte à un degré radical de scepticisme qui est étranger à ses sources tacitistes mentionnées ci-dessus. Citons un passage du début du *Capitaine vaillant* : « les préceptes militaires que les gens ont systématisés en tant que science, sont certes inclus dans notre esprit, mais ils sont ternis par une telle obscurité qu'il est presque impossible de les mettre à l'épreuve et de les appliquer dans la pratique. »¹² De même que les règles sont incertaines, les exemples sont souvent trompeurs : « Suivre l'exemple d'un fait qui s'est produit est une voie possible dans les choses humaines, mais même en cela on peut se tromper, et les choses du passé mènent à des erreurs sur l'avenir, et nous sommes incapables de faire quoi que ce soit avec certitude. »¹³ Par la suite, il montre à l'aide de deux exemples que les méthodes contraires peuvent conduire au même résultat, et que chaque comportement peut se justifier avec un exemple bien choisi. Bref, il est toujours possible de trouver un exemple opposé :

Si l'on veut se servir de la patience pour prendre une fortification à un ennemi, nous en avons de nombreux exemples, car les capitaines vaillants ont triomphé sur tout ce qu'on peut imaginer à l'aide de la patience, comme Louis XIII, roi de France dont nous nous souvenons encore, qui a pris La Rochelle. Si l'on veut accomplir la même chose avec force, vaillance,

⁹ *Opere di G. Cornelio Tacito [...] con notabilissimi aforismi del signor D. Baldassar Alamo Varianti*, Venise, héritiers de Tomaso Giunti et Francesco Baba, 1644, préface sans pagination. (La traduction de Tacite est due, non pas à Canini qui ne traduit que les aphorismes d'Álamos, mais à Adriano Politi).

¹⁰ *Ibid.*, préface sans pagination.

¹¹ *Ibid.*, préface sans pagination : « *Io sò molto bene, che considerandola ne' semplici, e proprii termini di Logica, non si può nel suo rigore chiamar scienza questa prudenza di ragion di Stato, per non essere le sue conclusioni evidenti, e certe sempre in ogni tempo: come parimente non è preciso il successo, che da quella si aspetta, e s'indovina.* »

¹² Zrínyi, Miklós, « Vitéz hadnagy » [Capitaine vaillant], dans *Id.*, *Prózai munkák* [Écrits en prose], éd. P. Kulcsár, Budapest, 2004, discours I, p. 63 (les numéros de pages, de discours et d'aphorismes se référeront à cette édition) : « *Mert a' hadi tanuságok, kiket az emberek mint edgy tudománt rendben szabtak, ben vannak ugyan elménkben foglalva, de oly homályba keverve, hogy tsak nem lehetetlen azokat próbára és tselekedetre fognunk es alkalmaztatnunk.* »

¹³ *Ibid.* : « *Út az emberek dolgában az történt példa, de ebbennis igen tsalatkozunk, es a' történt dolog oly rossz ítéleteket téssen a' jövőndőről, hogy semmit nem végezhetünk bizonyossat.* ».

hardiesse, nous en avons aussi des exemples : nous voyons dans l'histoire qu'Alexandre le Grand appuya lui-même son échelle contre le bastion de l'ennemi pour le gravir lui-même, qu'il sauta à l'intérieur de la ville pour la prendre tout seul¹⁴.

Ici, Zrínyi se hâte d'ajouter que dans des conditions pareilles, d'autres capitaines que Louis XIII ou Alexandre, en suivant les mêmes méthodes, échoueraient dans le siège, étant donné que les circonstances externes et les capacités personnelles sont différentes en fonction du cas particulier ; l'un et l'autre exemple peuvent donc être inutiles et dangereux.

Malgré cette aporie, Zrínyi arrive à la fin de ce chapitre à la conclusion que la lecture de l'histoire est la maîtresse du savoir-faire militaire¹⁵. Si l'on peut trouver naturel que l'auteur ne tombe pas dans le piège d'un scepticisme universel et infécond, on comprend moins pourquoi ces doutes ne le détournent pas, sinon de l'histoire entière, du moins des aphorismes tacitistes que propose Álamos. Regardons d'abord d'où provient le doute concernant l'usage des exemples historiques dans l'œuvre de Zrínyi. Les considérations sur le caractère douteux des exemples sont les traductions libres des passages du *Ministre d'Etat*, traité politique de Jean de Silhon que Zrínyi lit en italien. Cet ouvrage qui est l'apologie du ministère de Richelieu s'inscrit dans un projet que Silhon expose pour la première fois dans une lettre adressée au cardinal le 25 juin 1630 : il s'agit d'écrire une politique qui soit originale, rédigée en français sans imitation de Machiavel, auteur qui ne serait pas à la hauteur des exigences de l'État moderne, dans la mesure où il n'écrit que sur des escarmouches et des troubles insignifiants¹⁶. Cette exigence n'implique pas l'exclusion des études historiques ; au contraire, elles sont bel et bien présentes dans le *Ministre d'Etat*. Néanmoins, il s'agit presque toujours de l'histoire moderne : les exemples de Silhon sont majoritairement tirés de l'histoire récente du XV^e au XVII^e siècle de l'Espagne et de la France, tandis que l'Antiquité perd de son statut épistémologique dans la connaissance des mécanismes historico-politiques. Zrínyi écrit, en imitant Silhon, qu'un large répertoire d'exemples, quoique incertains, permet de se défendre contre les coups de la fortune : or, la vie humaine ne suffit pas pour accumuler les expériences nécessaires, ainsi la lecture est considérée comme un prolongement des expériences individuelles¹⁷.

Dans son attitude ambiguë concernant l'utilité de l'histoire, Zrínyi put se servir comme modèle non seulement de Silhon, mais encore de Henri de Rohan, militaire huguenot. Zrínyi avait dans sa bibliothèque la traduction italienne du *Parfait capitaine*, traité militaire de

¹⁴ *Ibid.*, p. 64 : « *Ha egy nagy erősséget akarunk ellenségtől meg venni tőrészel, vagyon sok példánk rea, miképpen a' vitéz hadnagyok tőrészel mindent meg győztek, és leg főképpen és az mi emlékezetünk alatt való franczuz király, Ludovicus 13., Rupellát. Ha akarunk erővel, vitézséggel, vakmerőséggel, vagyon arrais példánk, meg láttyuk, egy Nagy Sándor hogy maga támaszt lajtorját az ellenség bástyájára, maga mégyen fel rajta, és egyedül maga ugrik bé a' várospan, és meg vészi.* »

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Paris, BnF, ms. français 23.200, 318 r^o-v^o : « Et comme je ne traicte que la raison d'Etat moderne, et sous laquelle le monde roule, je ne me sers guerres aussy que de l'experience du dernier temps et des choses arriüées depuis vn siecle et demy, j'ay eu soing de n'employer qu'exemples illustres, et en les choississant j'ay toujours eu deuant les yeux la dignité de ceste Couronne et la grandeur des choses qui ont esté faictes, je n'ay point imité le politique florentin qui a chargé ses escripts de petites vaillances de certains capitaines sans nom, des desreglemens de quelques malheureuses Republiques et des malices d'une formillure de tyranneaux qui ont infecté l'Italie. En l'employ des exemples je tasche de représenter les veritables conditions de l'histoire, et voyant que nostre langue n'a presque produict que de compilateurs, et qu'en cela elle est si fort au dessous de l'Italienne et de l'Espagnolle [...] ».

¹⁷ Discours I, éd. citée, p. 65.

Rohan, qui a pu inspirer le titre du *Capitaine vaillant*¹⁸. Puisqu'une partie de l'ouvrage contient des commentaires militaires sur les livres de César, il se peut que Zrínyi pense suivre Rohan quand il déclare dans le texte du *Capitaine vaillant* vouloir rédiger des commentaires sur César, ouvrage jamais réalisé¹⁹. Le programme du duc protestant s'inscrit dans l'idéologie de la raison d'État française ; d'ailleurs, le préfacier de son *Parfait capitaine* n'est autre que Jean de Silhon. Rohan, dans son chef-d'œuvre politique intitulé *De l'Intérêt des princes et des États de la chrétienté*, refuse carrément les exemples historiques qui n'ont aucune valeur à cause de la mutabilité des choses terrestres²⁰. La notion d'intérêt serait un outil utile pour saisir le mode de fonctionnement spécifique de l'État moderne, dont le fonctionnement se distingue nettement de ce qu'on peut apprendre de l'histoire antique. C'est pourquoi le lecteur s'étonne à juste titre du fait que c'est sous forme d'un commentaire sur Jules César que Rohan rédige son traité militaire. Il semble que l'Antiquité et la modernité peuvent parfaitement être mises en parallèle : quand, par exemple, l'auteur parle des sièges d'Alésia par César contre Vercingétorix, il ne manque pas de mentionner Maurice de Nassau, auteur de sièges modernes notables (Ostende, Breda, Bolduc)²¹. Il insiste ici et dans d'autres endroits sur le fait que l'invention de la poudre n'empêche pas que la discipline antique doive être étudiée ; l'utilité de l'exemple de César, pour Rohan, n'est donc pas diminuée par les nouveautés technologiques. Dans une étude récente, Pierre Bonnet relève dans la théorie militaire de Rohan une prédilection pour les manœuvres risquées, les surprises, les offensives insolites et les embuscades. Huguenot, Rohan aurait choisi ces sujets en suivant sa propre expérience militaire qui est celle des rebelles, ce qui fait que, malgré l'organisation moderne de l'armée qu'il prône ouvertement, il préfère aux batailles bien rangées la description de ces stratégies alternatives, économes en hommes et en moyens²².

Ajoutons que les stratégies en question sont liées à des circonstances exceptionnelles (l'insouciance de l'armée ennemie, par exemple) qui sont souvent désignées par l'Occasion ou la Fortune, allégorie du hasard qui est, selon le modèle imposé par le *Prince* de Machiavel, domptable par la vertu masculine : les valeurs individuelles telles que le courage, l'attitude volontariste, le penchant pour l'aventure y jouent un grand rôle. Le succès dépend dans ce modèle moins de l'organisation moderne de l'armée que la valeur du capitaine ; or, César est à juste titre un exemple de cette ingéniosité exceptionnelle.

¹⁸ L'ouvrage a paru en italien avec l'ajout de la *Tactique* de Léon le Sage : Maiolo Bisaccioni, *Sensi civili [...] sopra Il perfetto capitani di H[enrico] D[uca di] R[ohan] e sopra la Tactica di Leone imperadore*, Venezia, Taddeo Pavoni, 1642.

¹⁹ Voir les aphorismes 13 et 26.

²⁰ Henri de Rohan, *De l'Intérêt des princes et des États de la chrétienté*, éd. Christian Lazzeri, Paris, PUF, 1995, p. 159 : « Il n'y a rien de si difficile que de savoir régner, et ceux qui ont été les plus étendus en ce métier, ont confessé en mourant qu'ils y étaient apprentis. La raison vient de ce qu'on ne peut établir une règle immuable dans le gouvernement des États. Ce qui cause la révolution des affaires de ce monde, cause aussi le changement des maximes fondamentales, pour bien régner. C'est pourquoi, ceux qui en ces matières se guident plus par les exemples du passé que par les raisons présentes, font par nécessité des manquements notables. Aussi, n'appartient-il pas à tous, de juger le vrai intérêt d'un État, et le savoir suivre. Il faut des lumières plus que naturelles, pour observer les mutations d'une chose si difficile à comprendre. »

²¹ Henri de Rohan, *Le Parfait capitaine, autrement l'abregé des guerres des Commentaires de Cesar, augmenté d'un traité de l'Interest des princes et États de la Chrestienté*, Paris, Nicolas Le Gras, 1663, p. 49.

²² P. Bonnet, « L'exil d'Henri de Rohan et le devoir d'écrire : recherche d'une légitimation, entre désir de réhabilitation et poursuite cryptée du combat », dans P. Drouet et Y. Brailowsky (éd.), *Le Bannissement et l'exil en Europe aux XVI^e et XVII^e siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 231-259, surtout p. 217-239.

Chez Zrínyi, on observe la même dichotomie entre l'armée moderne et régulière manifestement prônée et la prédilection pour les raids et les surprises²³. Dans un opuscule intitulé *Petit traité du campement (Tábori kis tracta)* qui sert, d'après les recherches récentes, de règlement militaire destiné à la préparation pour la guerre anti-ottomane en 1663, Zrínyi propose la description technique de la provision, de l'organisation, du financement et de la discipline²⁴ ; dans son *Remède contre l'opium turc* (1663), manifeste pour la libération de Hongrie sous la domination ottomane, il prône la création d'une armée professionnelle maintenue constamment en exercice²⁵. Mais il y a hélas une disproportion entre désir et réalité : Zrínyi, à l'époque de la rédaction du *Capitaine vaillant*, bien qu'il puisse se vanter de quelques exploits, n'a jamais conduit une armée grande et moderne. Jeune homme, il n'a à son actif que la conduite de quelques escarmouches. De plus, une longue trêve est imposée dans les années 1640 entre l'Empire Habsbourg et la Turquie, paix qui est pourtant troublée par des pillages et des incursions dans les zones frontalières. Zrínyi a des conflits incessants avec son voisin turc, le pacha de Kanizsa, à l'époque chef-lieu d'un vilayet ; en mai 1639, Ádám Batthyány, général de la région de Transdanubie, porte plainte contre Zrínyi devant le Conseil de Guerre de Vienne en l'accusant de mettre en péril la paix avec les Turcs par ses continuelles vexations et de petites escarmouches²⁶. En mai 1647, Zrínyi conduit ses troupes sous les murs de Kanizsa pour protester contre les actions turques qui transgressent les conditions de la paix, et cette manœuvre aboutit par la faute d'un jeune comte, nommé Farkas Erdődy, à un massacre²⁷ ; une autre fois, Zrínyi surprend quatre cents guerriers turcs au bord de la Mur, rivière séparant la Croatie et la Hongrie²⁸. En ce qui concerne la guerre régulière, il se distingue en conduisant des troupes croates pendant la guerre de Trente Ans en 1643 contre les Suédois en Moravie et en Silésie, et en 1644 contre Georges I^{er} Rákóczy, prince de Transylvanie, allié des pouvoirs protestants ; pourtant il ne s'agit pas encore de l'armée dont il rêve, mais de troupes levées à la hâte, ce qui cause des problèmes de discipline²⁹.

Dans ses ouvrages militaires, Zrínyi se garde de faire valoir sa propre expérience militaire en exprimant sa modestie dans cette matière ; en revanche, il met en valeur ses lectures desquelles il a tiré l'expérience des siècles³⁰. Cependant, parmi les entraves à la modernisation

²³ Par ces considérations, nous rejoignons une observation formulée par la recherche récente. Gábor Hausner, qui étudie Zrínyi du point de vue de l'histoire militaire, constate un écart qui se creuse de plus en plus au XVII^e siècle entre la description scientifique de la guerre et l'éloge de l'héroïsme individuel, deux tendances également présentes dans le *Capitaine vaillant*. (Hausner G., *Márs könyvet olvas : Zrínyi Miklós és a 17. századi hadtudományi irodalom* [Mars lecteur de livres : Miklós Zrínyi et la littérature militaire hongroise du XVII^e siècle], Budapest, 2013, p. 146.)

²⁴ Hausner, *op. cit.*, p. 130-141.

²⁵ Il existe en français des extraits de ce manifeste : Comte Nicolas Zrínyi, « Le Remède contre l'opium turc », trad. D. Rosenthal, dans J. Béranger, Ph. Loupès et J.-P. Kintz (éd.), *Guerre et Paix dans l'Europe du XVII^e siècle : Textes et documents*, Paris, Sedes, 1991, p. 50-54.

²⁶ Széchy, *op. cit.*, t. I, p. 94.

²⁷ Voir la lettre de Zrínyi à l'empereur Ferdinand III, Legrad (Croatie), le 21 mai 1647 (Zrínyi Miklós, *Összes művei* ['Oeuvres complètes'], éd. S. I. Kovács, Budapest, 2003, p. 509).

²⁸ Voir la lettre de Zrínyi à Ádám Batthyány, Csáktornya (Čakovec, Croatie), le 22 septembre 1651 (*ibid.*, p. 593-594).

²⁹ Széchy, *op. cit.*, t. I, p. 100-123.

³⁰ Dans la première version de la préface pour le *Capitaine vaillant*, il fait une remarque ironique sur la paix avec les Ottomans, tout en parlant de circonstances peu propices pour acquérir de l'expérience militaire : « Puisque dans ce siècle paisible (s'il est légitime de le considérer comme tel) il est impossible de s'instruire par l'expérience des incursions contre les Turcs, je me suis mis à lire des histoires, d'abord celle de la Hongrie, ensuite celles de Rome, dans lesquelles j'ai puisé mes connaissances, même si par la suite j'ai pu mettre la plupart des choses à

militaire, il faut compter, en dehors des limites personnelles, les particularités de l'armée hongroise qui est dominée par la cavalerie légère malgré l'exigence émergente d'une infanterie moderne. Dans son *Remède contre l'opium turc*, Zrínyi est contraint de faire une concession : bien qu'il prône l'infanterie, il pense que la cavalerie légère est plus recommandable pour les incursions qu'il juge à propos dans les temps « paisibles », c'est-à-dire exempts de campagnes de grande envergure³¹.

La prédilection pour les improvisations dans la guerre est bien présente dans les aphorismes sur Tacite du *Capitaine vaillant*. La vigilance et son absence constituent un enjeu majeur dans l'ouvrage. Cela suit la logique de l'embuscade, des attaques imprévues et des stratagèmes. Voici l'aphorisme intitulé « *Discordia propria* », qui explique l'effet de la surprise de la manière suivante :

Il arrive quelquefois que, dans ton armée, il y ait des tumultes, des attaques et des désaccords ; il faut l'apaiser le plus vite possible, et la mener sur-le-champ contre l'ennemi ; d'une part parce que tes soldats, se voyant face à l'ennemi, ne pensent plus aux désaccords, d'autre part parce que tu pourras surprendre l'ennemi qui ne pense pas à l'attaque de ton armée et ne croit pas qu'il puisse être attaqué par une armée en désaccord. Tacite dit que *Laeti neque procul Germani agitabant, dum iustitio ob amissum Augustum post discordiis attinemur. Annal. I. fol. 29*. [Les Germains s'agitaient joyeusement près de nous, tandis que nous étions retenus par le deuil sur le mort d'Auguste, et ensuite par la discorde]³²

L'ouvrage entier, surtout au début, abonde en remarques sur l'importance de la vigilance et sur la négligence de l'ennemi, considérée comme l'occasion d'une belle attaque. Souvent, ce dernier défaut est présenté dans son rapport avec la dichotomie sobriété/ivrognerie. Dans l'aphorisme sur la « *Negligentia* », l'auteur, avant de consacrer un autre aphorisme à la « *Vigilantia* »³³, écrit :

Quand l'ennemi célèbre une fête ou qu'il a une festivité quelconque, dans laquelle il s'adonne à l'ivresse sans souci, c'est le moment pour les attaquer. *Etenim attulerant exploratores festam eam Germanis noctem ac solennibus ludicram epulis, fol. 29* [Puisque les espions ont annoncé que cette nuit serait une fête joyeuse pour les Germaniques]³⁴.

l'épreuve de l'expérience. » (Zrínyi, *Prózai munkák, op. cit.*, p. 264 : « Azért, mivel experienciával ebben a' békességes seculumban (ha annak kel mondani) a' török rablását nem igen tanulhatni, applicáltam magamat hystoriák olvasására, a' magyarét először által olvasván jöttem a' rómaiakra, a' kikkül ím tanultam egy-néhány tudományokat, ugyan job részét azért experienciávalis comprobáltam »).

³¹ Pour les périodes de trêve, il propose de maintenir en exercice une armée composée de 4000 fantassins et de 8000 cavaliers ; pour cela, il énumère aussi des causes géographiques et tactiques : à un moment où l'armée hongroise n'est pas encore bien régularisée, une cavalerie résiste à l'ennemi mieux qu'une infanterie sur les régions de plaines qui constituent la Hongrie. (Zrínyi, « Az török afium ellen való orvosság », *op. cit.*, p. 215-216).

³² Zrínyi, « Vitéz hadnagy », *op. cit.*, aphorisme 2, p. 87 : « Történik neha, hogy a' te hadadban zurzavarok, támadások és egyenetlenségek esnek, mentül hamaréb lehet, csillapíts meg, és mingyárt meny az ellenségre vele, mert edgyik az, hogy a' te vitézid ellenséget látván nem gondolkodnak zurzavarokról, más az, hogy az ellenségetis készülletlen találod, az mely a' te hadadnak támadására el felejtkezet, s nem gondollya, hogy rea mehessen az olyan egyenetlen had, így szól Tacit. Laeti neque procul Germani agitabant, dum iustitio ob amissum Augustum post discordiis attinemur. Annal. I. fol. 29. »

³³ Aphorisme 4.

³⁴ Aphorisme 3, p. 87 : « Ha az ellenségnek vagy innepe vagy valami más öröme vagyon, az melyben részegeskedik és gondatlan, akkor vagyon ideje, hogy ra meny. Etenim attulerant exploratores festam eam Germanis noctem ac solennibus ludicram epulis, fol. 29. »

Une autre approche de la vigilance la considère dans son rapport avec la concorde et la discorde de l'armée, la discorde que le capitaine doit éviter étant pour l'ennemi une bonne occasion pour attaquer et *vice versa*. Voici l'aphorisme intitulé « *Discordia inimici* » :

Nam spes incesserat dissidere hostem in Arminium ac Segestem, fol. 31. [Car il y eut l'espoir de diviser l'ennemi entre Arminius et Segestes]

Ce dit de Tacite montre quand il ne faut pas manquer l'occasion pour attaquer l'ennemi : à savoir, quand il a un désaccord au sein de sa propre armée, il faut que tu l'assailles parce que le tumulte fait en sorte que l'homme perde son état d'esprit, et qu'il est incapable de faire attention à tout quand il souffre d'un désaccord intérieur³⁵.

Une passion susceptible de compromettre la vigilance est la cupidité, défaut des soldats qui, privés de rémunération couvrant leurs besoins, sont contraints de piller ou l'ennemi ou la population. Nous sommes encore très loin de l'idéal imposé par la réforme militaire qui s'épanouit sous une influence néo-stoïcienne en produisant dans certaines armées, notamment aux Pays-Bas, une discipline insolite³⁶. L'aphorisme sur « *Prædae aviditas* » examine la cupidité dans son rapport avec la vigilance et la discipline³⁷, tandis que l'auteur considère l'avidité de l'ennemi comme un défaut dont le capitaine peut profiter. C'est ainsi que la reine Tomyris tend un piège à Cyrus dans une histoire tirée d'Hérodote :

Sais-tu comment la reine Tomyris battit Cyrus ? Elle fit apporter beaucoup de vin et de nourriture dans son camp, et ensuite, elle fit semblant de s'enfuir en laissant tout sur place ; l'ennemi se jeta sur la proie, sur les mets, il s'adonna à l'ivrognerie ; ainsi ne put-il pas se défendre quand l'armée de la reine l'attaqua, et chaque soldat ennemi fut abattu sans qu'un seul pût s'enfuir pour apporter la nouvelle de la défaite³⁸.

Il y a encore une troisième approche de la vigilance qui la met en rapport avec les notions de vitesse et de dynamisme. Le capitaine se doit de s'accommoder vite à des circonstances diverses, c'est-à-dire se servir de ce que l'Occasion lui offre. La Fortune, déesse inconstante et versatile, exige que le militaire ait un large répertoire d'actions, comme l'affirme l'aphorisme sur la « *Celeritas* » : « La fortune est tellement inconstante, et les choses de ce monde tellement changeantes que nous ne devons pas supposer que nous resterons longtemps dans le même état. »³⁹ La vitesse doit caractériser aussi bien les actions que la perception du capitaine, car la durée des événements militaires que l'auteur se plaît à considérer est presque toujours courte :

Sois vigilant : lorsque l'ennemi est fatigué, qu'il se déplace sans faire attention, qu'il a manqué de se retrancher, ce sont des choses dont tu peux profiter pour gagner la victoire, si

³⁵ Aphorisme 6, p. 89 : « *Nam spes incesserat dissidere hostem in Arminium ac Segestem, fol. 31.* / Ez az Tacit. mondása mutattya, mikor nem kel el mulatnunk az alkalmatosságot ellenségre mennünk, tudni illik, mikor egymás között egyenetlenség vagy, akkor meny rea, mert a' sok bába között el kel veszni a' gyermeknek, nints akkor az embernek másuvá esze, mikor a' maga felével vagy egyenetlensége. »

³⁶ G. Oestreich, *Neostoicism and the early modern state*, transl. D. McLintock, Cambridge, 1982.

³⁷ Aphorisme 15.

³⁸ Aphorisme 55, p. 118 : « *Tudode, Tomiris királyné aszszony mikeppen vere meg Cyrust, sok bort es eleséget hozata a' maga táborában, az után, mint ha futna, mind el hagyá, néki esék az ellenség a' praedának, vendégségnek, részségnek el annyira, hogy a' királyné mikor neki meneis a' hadával, nem oltalmazhatták magokat, hanem mind le vágák őket úgy annyira, hogy csak egy sem szaladot el a' veszedelemből, a' ki hírt vihetet volna.* »

³⁹ Aphorisme 9, p. 90-91 : « *Az szerentse oly álhatatlan, a' világi dolog oly változó, hogy nem ígérhetünk magunknak sokáig való meg maradást egy állapotban.* »

tu les saisis de bonne heure et dans une occasion propice, *in parvis momentis maxima bellorum negotia consistunt* [les plus grandes affaires militaires résident dans les petits moments]⁴⁰.

Le thème du dynamisme revient par exemple dans l'aphorisme 29 qui pose la question de savoir si, dans la bataille, il faut s'attaquer à l'ennemi en courant, ou bien s'il faut que l'armée l'attende immobile. La réponse, une fois de plus, consiste à dire que cette décision dépend des circonstances :

Un capitaine ne doit pas se tenir obstinément à une seule chose dont il pense qu'elle va se produire de la manière qu'il envisage, car il risque ainsi de se tromper ; au contraire, il faut qu'il change d'avis dès qu'il le faut selon le lieu et le temps. Si le pouvoir de l'ennemi réside dans sa première furie ou dans son premier élan, il est plus certain de l'attendre debout, *quia nullum violentum durabile* [car rien de violent n'est durable] ; reste immobile, et résiste au premier assaut, et sa force et sa promptitude vont s'affaiblir, et tu pourras ensuite le battre facilement. Si, au contraire, ton ennemi est plus discipliné, exercé ou vaillant que toi, il est préférable de donner un élan à ton armée : il faut l'attaquer en courant, mais sans partir de très loin, car tu risquerais d'épuiser ta force en t'en approchant ; car la course renouvelle et réchauffe le sang en communiquant de la force aux hommes qui, une fois reçu du mouvement, de l'élan et de la véhémence, peuvent assiéger l'ennemi avec plus de force⁴¹.

Le dynamisme de l'armée est donc d'autant plus important qu'il peut niveler les écarts entre les armées qui sont à des degrés différents de la discipline, de la régularisation ou de la modernisation. Tandis que dans l'extrait ci-dessus il est question de la différence dans la discipline, le passage suivant porte sur la diversité des armes à feu et des armes blanches :

Se quisque stimulant, ne pugnam per sagittas inirent, impetu et comminus praeveniendum, ibidem. [Chacun est incité, au lieu de se battre avec des flèches, à avancer en assaut et en combat au corps à corps]

Si l'ennemi est riche en fusils et en canons, tu n'as d'autre moyen que, avant qu'il puisse tirer beaucoup, te jeter tout de suite sur lui en donnant des coups d'épée ; il est certain qu'une armée habituée aux fusils, comme celle des mousquetaires ou des cavaliers allemands, ne saurait rien faire en combat rapproché parce qu'elle n'en a pas l'habitude ; c'est pourquoi il ne faut pas lui laisser le temps de tirer, mais il faut l'attaquer avec l'épée⁴².

Ici, Zrínyi se révèle maître de la surprise, dans la mesure où il met en avant la possibilité de contrebalancer les différences en question par la célérité, grâce à laquelle même les armes

⁴⁰ Aphorisme 102, p. 141 : « Vigyáz, hogy ha az ellenség fárat, ha útban gondolatlanul vagyon, ha nem szantzolta bé magát, de ugyanezek mind oly dolgok, hogy igaz időben és alkalmatosságában fogod, győzedelmet szerezhetsz neked, *in parvis momentis maxima bellorum negotia consistunt.* »

⁴¹ Aphorisme 29, p. 103 : « Egy kapitány ne ragaszkodgyék egy dologhoz, gondolván, okvetetlenül az úgy lesz, mert meg csallya maghát, hanem különböztesse és változtassa a' maga elméjét, az mint a' hely és az idő kívánnya. Ha az ellenség olyan, hogy az ő hatalma első furiában avagy impetusban ál, a' bizony dolog, hogy job álva várnod, *quia nullum violentum durabile*, ály vesztég, és tarts meg az első ütközetet, meg lankad az ő ereje és serénységhe, az után könnyen bánhatz vele. Ha penigh az ellenség rendeseb náládnál s-tanultab, vitézéb náládnál, jó olyankor adni motust a' seregnek, ugyan futást meny ra, csak nem meszszeről, hogy erődet el ne fogyasd, míg ra gyüsz, mert a' futás a' vért az emberben megh útya és meg melegíti és erősít ad, erősebbennis ütközhetik az ellenséggel, adván az motust, impetust és erőt. »

⁴² Aphorisme 64, p. 122 : « *Se quisque stimulant, ne pugnam per sagittas inirent, impetu et comminus praeveniendum, ibidem.* / Ha az ellenség bővelkedik puska tokkal és álggyúkkal, nintsen több mesterség, mint nem hagyni néki időt, hogy sokat lőhessen, hanem mingjárt kardal neki menni, és a' bizonyos, hogy a' mely had puskához igen szokot, mint a' muscateros és más német lovas, közel nem igen sok dolgot vihethne végben, mert nem szokot hozzá, azért nem kel néki időt hadni, hogy lövöldözhesen, hanem néki menni kardal. »

modernes peuvent être battues avec des armes désuètes (Zrínyi pense probablement à l'usage très fréquent de la cavalerie légère dans les escarmouches sur la frontière turco-hongroises). Comme l'extrait de Tacite le révèle, il y a dans cette optique-là peu de différences entre les flèches antiques et les armes à feu modernes : l'épée, bien maniée, peut l'emporter sur les unes comme sur les autres. L'exemple suivant démontre que la promptitude est également utile pour contrebalancer l'inconvénient numérique en face d'un ennemi plus nombreux par le changement rapide de tactique, la vexation de l'ennemi et les petites escarmouches :

Celui qui s'estime insuffisant pour le combat contre l'ennemi doit suivre l'exemple de Tacfarinas, c'est-à-dire, ne pas l'affronter directement, mais le vexer à l'aide de menues escarmouches, mordre ses flancs ou ses arrières, quand il se déplace, ne pas laisser lui apporter de ravitaillement ; il faut avoir un *versatile ingenium* [génie versatile], car la guerre ne se réduit pas à un seul art⁴³.

En lisant le *Capitaine vaillant*, on peut constater une prédilection pour tout ce qui est surprise, cas exceptionnel et solution inattendue. Même le *je* de l'auteur s'inscrit dans le texte par la mention d'une expérience qui confirme l'importance des décisions promptes et imprévues ; il s'agit de l'histoire d'une attaque rapide menée contre une troupe ottomane surprise : « J'ai vu mourir cinq cents Turcs dans le fleuve Mur seulement parce qu'ils avaient perdu les sens de peur, alors que le gué était tout près, mais ils étaient incapables de le trouver. »⁴⁴ Il ne s'agit probablement pas d'une expérience personnelle, mais d'une bataille du père de l'auteur, György Zrínyi en 1623, bien que l'écrivain lui-même ait surpris une troupe turque au bord de la Mur⁴⁵.

Dans cet univers militaire, la tromperie est un des moyens les plus élaborés, voire les plus sûrs de la victoire, un moyen avec lequel il faut compter à tout moment : « Quoi que l'ennemi fasse ou fasse semblant, il faut le considérer comme une fraude ; s'il se jette sur une partie de ton camp en hurlant, il faut penser qu'il cache une tromperie et qu'il hurle pour que tu ne puisses entendre qu'il y a un vrai combat ailleurs. »⁴⁶ La manipulation par le jeu des apparences est un sujet constant dans l'œuvre de cet auteur dont le sujet majeur, à part la fortune comme allégorie du destin, est la réputation ou la *fama*. Celui qui la maîtrise bien est capable de l'emporter sur son ennemi :

Acto raptim agmine Moneses ut famam sui praeiret. Annal. lib. 15. fol. 321. [Moneses fit avancer rapidement son armée pour arriver avant son bruit]

⁴³ Aphorisme 42, p. 108 : « Az ki nem elégséges, hogy az ellenséggel hartzollyon, úgy tselekedgyék, mint Takfarinas, ne álljon szemben véle, hanem apró chatákkal ne hadgyon nyugodni, csipdesse a' szélét, ha megyen, a' hátulját, ne hadgyon élést néki vinni, ittis szükség a' versatile ingenium, nem egd mesterségből ál a' vitézség. »

⁴⁴ Aphorisme 35, p. 105 : « Láttam öt száz törököt belé halni a' Mura vizében csak azért, hogy el veszet volt ijetteken az eszek, és egy hajításnál aláb levén az kelő avagy gázoló hely, nem találták meg. Sok ezerről pedig olvastam a' hystoriákban. »

⁴⁵ Voir dans les notes de l'édition critique, éd. citée, p. 379.

⁴⁶ Aphorisme 56, p. 119 : « Valamit az ellenség tselekeszik, valamit mutat, mind tsalárdcságnak gondollyad, ha egy részét táborodnak kiáltással futhassa, gondollyad, hogy vagy tsalárdcság benne, és talám azért kiált, hogy másut, a' hol hartz van, meg ne halhasd az ő kiáltása miatt. »

Tantôt on doit accroître son bruit pour effrayer l'ennemi, tantôt il faut le cacher pour le surprendre en faisant en sorte que son bruit ne l'atteigne que quand on arrive ; puisque le bruit peut avoir de diverses conséquences, il faut en faire des usages divers⁴⁷.

Malgré cette ouverture vers l'exceptionnel, le lecteur peut trouver naturellement les principes des armées modernes dans le *Capitaine vaillant*. Certains aphorismes traitent de l'organisation de l'armée : dans la maxime sur la « *Securitas* », Zrínyi parle du ravitaillement de l'armée⁴⁸ ; dans « *Praevisio* », il est question de la provision des fortifications⁴⁹ ; un autre aphorisme exige la pratique de la discipline moderne tout en critiquant le défaut de discipline dans l'armée hongroise, et en recommandant l'usage de la pique et du mousquet, armes principales de l'infanterie moderne⁵⁰ ; dans un autre passage, il déclare la suprématie de l'infanterie sur la cavalerie pour fustiger une fois de plus la désuétude de la pensée militaire hongroise⁵¹. Quant à la vigilance qui constitue un enjeu majeur de l'ouvrage, elle est naturellement elle aussi un principe constitutif de l'armée régulière dans le sens moderne, en ce qu'elle relève de la discipline. Toutefois, les remarques qui mettent en avant les méthodes exceptionnelles prédominent dans l'ouvrage. La ruse et la valeur personnelles, tout comme les tours qui permettent d'éviter une bataille ou un siège bien rangé, sont bienvenues. « Toutes les victoires sont importantes, mais celles que l'on peut obtenir, selon notre volonté, sans verser du sang, sont les meilleures, les plus belles et les plus glorieuses. »⁵² Zrínyi pousse sa prédilection pour l'exceptionnel jusqu'à la considération des curiosités merveilleuses de l'histoire sacrée et profane, et même s'il formule des réserves sur le caractère merveilleux de la plupart de ces événements, il considère sérieusement le profit qu'un capitaine peut tirer des superstitions. C'est dans cet esprit que l'auteur écrit sur les présages des rêves⁵³ et donne l'exemple de Soliman le Magnifique qui a réussi à interpréter un présage néfaste de manière favorable pour inciter son armée à la guerre⁵⁴.

Les problèmes de Zrínyi ne sont donc pas toujours ceux de l'armée moderne. Son interprétation de l'histoire, bien qu'empreinte d'un scepticisme concernant l'usage des exemples historiques, accorde une place importante aux exemples de Tacite. C'est ainsi qu'il introduit un nouveau discours dans la littérature d'expression hongroise, tout en faisant état dans son œuvre de la grande diversité d'exigences épistémologiques existant en matière d'histoire. De même que la lecture de Tacite qui, ayant facilité la compréhension du fonctionnement du pouvoir, fut trouvée désuète et insuffisante par certains défenseurs de la raison d'État, son interprétation militaire, ayant suscité les réflexions de ses commentateurs modernes, révèle sa véritable utilité dans un domaine archaïque qui est celui de la vaillance et de l'ingéniosité personnelles. L'œuvre de Zrínyi démontre comment l'intention de proposer

⁴⁷ Aphorisme 81, p. 129 : « *Acto raptim agnime Monefes ut famam sui praeiret. Annal. lib. 15. fol. 321. / Szükség néha a' hírt maga felől nevelni, hogy az ellenség rettennyen, néha pedig el titkolni, hogy véletlen talállyad, és edgyűt hozni a' hírt magával; a' miképpen sok effectusa van a' hírnek, úgy sok féleképpen kel véle élni.* »

⁴⁸ Aphorisme 7.

⁴⁹ Aphorisme 10.

⁵⁰ Aphorisme 36.

⁵¹ Aphorisme 51.

⁵² Aphorisme 30, p. 104 : « *Minden győzelem jó és nagy, de az, mely a' mi akaratumk, és vér ontás nélkül meg lehet, leg job és szob és ditsőségeseb.* »

⁵³ Aphorisme 16 (« *Visio somnium* »).

⁵⁴ Aphorisme 85 : « Les corbeaux ne voulant pas manger de la viande de sacrifice, Soliman aurait dit qu'ils voulaient manger de la chair des chrétiens. »

un savoir construit d'expériences par la voie inductive aboutit à l'accumulation des cas extrêmes et des curiosités historiques.

Gábor FÖRKÖLI

CELLF, Université Paris-Sorbonne, Eötvös Loránd University (ELTE), Budapest